

LES ECHOS DE SAINT-MAURICE

Edition numérique

Jean-Etienne BERCLAZ

Chronique

Dans *Echos de Saint-Maurice*, 1936, tome 35, p. 117-120

© Abbaye de Saint-Maurice 2011



Il existe des gens qui, lorsque vous avez le malheur de faire quelques pas en leur compagnie, se croient obligés en conscience de vous ouvrir leur cœur et, dans une si dangereuse opération, de n'oublier aucun de ces « savoureux détails », lesquels, entre nous, n'ont aucune chance de vous intéresser. Ainsi prendront-ils leurs airs les plus confidentiels pour vous annoncer le fonctionnement intermittent de leur crème à raser, ou de l'ambition qu'ils nourrissent de terminer leur vie avec... les pieds plats. Moi-même, pour parler encore d'expérience personnelle, je me souviens d'une expédition que je tentai autrefois dans les caves du collège, en compagnie d'un ami dévoué. Au moment où l'instinct de ma conservation... dans cet établissement me dictait le silence le plus absolu, à l'instant émouvant où le moindre bruit aurait pu déceler notre présence interdite en ces lieux, ne fallut-il pas que mon camarade se lançât dans de furieuses considérations sur les prénoms à la mode, me disant avec force logique et moins de brièveté, que « vu que dans l'antiquité un père grec appela son fils : Philippe, c'est-à-dire : Ami-des-chevaux ; vu que, secondement, ces derniers animaux ont été avantageusement remplacés par les automobiles et les avions, rien ne nous empêchera de devoir bientôt saluer Mademoiselle Fuselage Raspoutine ou Monsieur Trimoteur Rastaquouère ».

Ce discours enthousiaste nous perdit et je reçus la punition qu'exigeait mon forfait. Mais, constatant plus tard, avec une sainte colère, les méfaits des confidences, je jurais, mais un peu tard, que l'on ne m'y reprendrait plus.

Jusqu'à maintenant, en digne enfant de Winkelried, je ne failis point à ma parole donnée, et, ma foi, j'espérais pouvoir laisser à ma postérité un monument plus éloquent encore de ma

force de caractère. Hélas ! il m'a fallu déchanter et vous me voyez aujourd'hui, désarmé, vous ouvrant à mon tour mon cœur et vous confiant un secret que vous êtes les premiers à apprendre. Mes amis, mes chers amis, aussi idiot que cela puisse paraître, j'aime... les poissons.

Oui, j'aime les poissons, je les aime de tout mon cœur. Je sais d'ores et déjà que cette passion me perdra, comme elle en a perdu beaucoup d'autres. Ça m'est complètement égal, car ces chères bestioles me procurent en ces temps de crise, des consolations à nulles autres pareilles. Aussi, avec quelle anxiété, avec quelle émotion j'attends chaque année ce jour que la sagesse populaire n'a pas hésité à leur consacrer. Vive le premier avril !

A ce sujet, malgré mes travaux des plus approfondis que dirigeait « de main de maître » un amour à jamais satisfait, je ne suis point encore parvenu à découvrir ce qui, au caractère strictement religieux de la fête en question, a substitué une atmosphère de regrettable frivolité. Je n'insisterai donc pas et ne poursuivrai point mes recherches... Pourtant, à titre purement documentaire et gracieux, je m'en vais vous conter comment, au collège, on fêta le premier avril.

Lorsqu'à 8 heures et demie nous sortions de l'étude, munis de tous nos livres et de ce sentiment de soulagement que devait avoir Jonas après son séjour dans la baleine, et que nous nous préparions à gagner nos classes respectives, quelle ne fut point notre surprise d'apercevoir, tout au long des corridors que nous empruntions pour la dite opération, de grandes pancartes nous avertissant que : « vu les accidents qui se produisent régulièrement dans les escaliers des collèges cantonaux ; vu que dans les dits escaliers d'un des dits collèges cantonaux, un inspecteur s'était momentanément perdu parmi la foule orageuse, ce qui avait occasionné une démission regrettable ; vu que les élèves des dits collèges cantonaux seraient désormais considérés comme faisant partie intégrante du mobilier scolaire, au même titre que les poires électriques, lesquelles sont réparées aux frais de l'Etat ; vu que le dit Etat se trouvait dans des embarras financiers alarmants et que les chevaux militaires avaient de la peine à être fourragés ; considérant donc que le moment serait mal choisi d'accroître, par de coupables imprudences, les dépenses cantonales ; vu ces raisons majeures et beaucoup d'autres mineures ; le Département de l'Instruction publique du canton du Valais décrète que le sens unique — à droite en montant, à gauche en descendant — serait désormais établi dans les 3 collèges cantonaux et que la présente mesure entrerait en vigueur dès que le Trésor d'Etat pourrait amortir les frais occasionnés par l'achat des punaises nécessaires à la présentation au public du présent décret. »

Cette communication me fit l'effet — les effets, pour être exact — d'un coup de foudre. Je ne veux pas, pour autant, insinuer que je déteste l'ordre ; et la vue d'une chambre ou d'un pupitre où « il y a une place pour chaque chose et où chaque chose est à sa place » procure à mes yeux une sensation identique à celle que vaut à mon palais une glace aux fraises. Non. Ce

qui me causa surtout de la peine, ce fut de voir en quelle piteuse situation se trouvait notre patrie commune. Quel coup, grands dieux ! Mes oreilles se mirent à bourdonner, mes yeux aperçurent quatre imposantes chandelles, mes jambes me firent — comme on dit — un tour de chien ; j'entendis, ainsi qu'en un rêve, une voix connue s'écrier : « Ça vient comme Ponce-Pilate dans le Credo », puis, bêtement, je m'évanouis.

Le lendemain, dès que j'eus repris mes sens, je jurai de me joindre aux conscrits de la classe 17, espérant effacer, par cet acte de pur désintéressement, le souvenir d'une défaillance que n'aurait jamais dû connaître un Suisse bien né.

Ce furent donc 14 jeunes gens d'excellent moral et sonnés quant à leur 19 ans — vive l'accusatif de relation — qui se présentèrent, cette année, au recrutement. Toutes ces cérémonies qui devaient nous couronner enfin piliers de la défense nationale, ne cessèrent de nous intimider, ce qui se traduisit par un état de surexcitation nerveuse assez prononcé. Seul Champion garda tout son sang-froid pour un examen de grec qu'il devait subir l'après-midi même. Le pôvre ! Du reste cela ne l'empêcha pas de faire sa mention. Quant à moi, lorsqu'il me fallut partir pour mon 100 mètres réglementaire, je me trouvai tout indigné de ce qu'il fût exigé d'un soldat de savoir courir pour mieux prendre la fuite, que je perdis presque 15 secondes à « me remettre dans mon assiette ». Malgré ce piteux résultat, je ne fus pas même ajourné. Alors, la Suisse aura encore quelques bons moments à vivre sous notre garde. Vive l'armée !

Mais pas trop d'enthousiasme : c'est mauvais pour le foie et ça nous enlève, paraît-il, le 90 % de notre impartialité dans les jugements. Tenez, moi-même je m'aperçois précisément que, « dans l'ardeur du combat », je vous narre, depuis un instant, des événements passés durant le troisième trimestre, ceci sans vous avoir dit aucun mot des vacances de Pâques. Vraiment, ça me porte à la tête.

Or donc, lorsque M. Grandjean eut amassé un stock considérable de pièces de 5 fr. qu'il donnerait, pour faire de beaux ronds, aux élèves oublieux de leur compas, on décida de commencer les examens. Malheureusement, c'était déjà un peu tard ; on dut tout presser et il en résulta une nervosité assez compréhensible chez les grands comme chez les plus petits. C'est ainsi que Remy, qui sert régulièrement la messe de M. Bussard, oublia de boire le vin qui restait dans les burettes, tandis que Passaquindici s'aperçut qu'il avait omis, durant tout le trimestre, d'écrire à ses parents qu'il était bien arrivé à St-Maurice, au mois de janvier. Puis, lorsqu'on apprit que M. René Gogniat avait célébré tout une messe avec le crayon sur l'oreille, on ne songea plus qu'au départ.

A propos de départs, je me souviens maintenant que, à la suite de remarques peu flatteuses sur son compte, Michel Ruedin m'avait supplié de préciser ici que le bénéfice qu'il fit sur les billets collectifs n'atteindrait point les sommes fabuleuses que de mauvais plaisants se seraient plu à publier. Rendons à

César... J'ajoute, pour mon compte, que plusieurs étudiants préférèrent se servir de leur vélo pour gagner leur maison, ce qui paraît confirmer... Mais ne soyons pas méchants. D'ailleurs, j'ai quelque chose de bien plus intéressant à vous raconter.

Je n'ai aucun doute, Messieurs, sur tout ce que mes chroniques peuvent présenter de palpitant, de captivant, de poignant et d'empoignant. Vous ne pouvez pas vous imaginer ce que, en écrivant une prose, je suis intrigué de ce que pourra être la fin de mon histoire. Ceci dit, je vous rappelle qu'ainsi, vous avez lu, dans la chronique du mois de février que, vu des circonstances qu'il serait trop long d'énumérer ici, les représentations théâtrales et annuelles de l'Agaunia, avaient été renvoyées au mois de mai. Or — ici, je commence un syllogisme en Fresimomorum — comme, en bon chrétien, j'ai horreur du mensonge et que je mérite en tout point votre confiance, je conclus... que vous avez compris que je m'en vais, pour finir, vous parler du théâtre.

Disons d'emblée que ce fut un succès. Evidemment, vous en trouvez toujours de ceux qui ne comprendront jamais rien, de Claudel surtout. Ainsi, j'entendis, à la répétition générale, deux personnes trouver quelque peu « rhume des foins » qu'un drame soit disant catholique, se terminât par cette apostrophe trois fois répétée : « Couffontaine, atchoum ! » Faut-il être drôle, mon Dieu. Où n'a-t-on pas idée d'aller chercher des histoires pareilles.

Cependant, la majorité du public trouva que ce fut beau, et, si ce fut un succès, sans doute le devons-nous à M. Pasquier qui campa un Turelure très « temperament voll », comme on dit dans la littérature allemande. Et si l'émotion produite sur les spectateurs avait pu varier en fonction directe des « ah ! » que, pour une cause mystérieuse, il introduisit régulièrement au commencement d'un bon nombre de tirades, c'eût été magnifique, « et surtout, c'eût fait de l'argent ».

Je n'aurais jamais cru que Champion avait tout du pape. Ce fut pourtant le cas. Sans doute, sa stature tirait-elle quelque peu en longueur, sa voix en profondeur, mais il mangea les bananes avec tant de réserve que ça racheta tout. Moi, je les aurais dévorées en une bouchée. Cuttat tenait visiblement à ses gants de peau qu'il malmena pendant tout le premier acte. Mais que diable, voilà un jeune homme qui a du cœur et qui sait le régler avec une compréhension évidente. Pourtant qu'il veille au produit des extrêmes ! Pitt fut très bon. Une diction quelque peu mâle mais qui ne choqua jamais, une sobriété dans les gestes qui ne rompit ni leur élégance, ni leur spontanéité, tout cela joint à l'art de ne jamais s'empêtrer dans une robe à traîne, vraiment... dommage pour les liaisons grammaticalement dangereuses.

Le seul fait d'avoir vu auparavant M. Badilon en cuissettes, m'empêche de vous en parler ici avec objectivité. Ce sera, si vous le voulez, pour la prochaine fois. J'aurai tant de choses à vous dire.

J.-Et. BERCLAZ.